

quelque chose de moins banal qu'une amitié de salon. Et cependant Maurice ne fut pas peu étonné quand l'inconnue, au premier mouvement de retraite, prit son bras, et, se dirigeant vers l'extrémité de la salle où soupaient les "familles," lui dit d'une voix un peu lassée :

— Je tiens à vous présenter à ma mère, la marquise de Montdauphin.

La présentation eut lieu : on invita Maurice à venir prendre une tasse de thé le lendemain soir, de bonne heure, et dans l'intimité la plus stricte.

"La voilà donc ! pensa-t-il. Comme elle est belle ! Aimer cette superbe créature, en être aimé... et la fuir parce qu'elle est pauvre ! Est-ce possible !"

Simone dit adieu à Cléguérec d'un sourire triste et charmant, comme si elle avait deviné sa pensée. Bientôt il la vit descendre le monumental escalier au bras de sa mère. Sa tête admirable, nimbée dans la mousse blanche d'une gaze d'Orient, dominait la foule des autres jeunes filles. A la dernière marche, elle se retourna, et ses yeux rencontrèrent encore une fois ceux de l'ami d'Alain. Puis elle monta auprès de la corpulente marquise dans une voiture "de cercle," en attendant — s'il devait jamais venir — le carrosse du roi.

Cléguérec rentra tout soul, à pied ; tout seul en apparence, car il cheminait au milieu d'une troupe de visions qui se disputaient sa rêverie. Tour à tour, il revoyait Irène d'Oberkorn, Gladys Pauwell, Florence Kennedy, Simone de Montdauphin, et, plus hardie, plus dangereuse, plus provocante que les autres, la comtesse Gravano, qui semblait cacher, sous la neige de sa poitrine superbement modelée, des abîmes sans fond. Amours vrais, amours faux, amours sans sagesse, amours sans espoir, toutes ces formes vagues croisaient autour de lui leur rond-désordonné. Il s'endormit avec cette question sur les lèvres :

— Faut-il aimer ?

VI

Maurice avait trois rendez-vous le lendemain : un d'affaires dans la matinée, un de nature quelque peu douteuse dans l'après-midi, un d'amitié dans la soirée. Il pouvait même prévoir, d'après la tristesse qu'il avait surpris dans les yeux de Simone, que cette troisième visite ressemblerait fort à une visite de charité. Malheureusement, il voyait beaucoup moins ce qu'il pourrait dire afin de calmer et de rassurer cette tristesse.

Mais à chaque heure son souci. Cléguérec s'en fut d'abord causer betteraves et sucrerie avec un homme riche, légèrement son aîné, le principal de ses bailleurs de fond, qu'il n'avait pas été plus surpris de trouver, la veille, chez la comtesse, et plus étonné encore d'entendre appeler baron. En effet, avec ses yeux fuyants, non par défaut de franchise mais par timidité, avec sa voix hésitante, avec sa barbe mal taillée et ses cheveux trop longs, Sigismond Versequis ressemblait moins à un jeune seigneur qu'à ces invités mystérieux dont l'apparition inexplicquée suggère cette question :

— De quoi va-t-il jouer tout à l'heure ?

Celui-ci jouait d'un instrument qui en valait bien un autre : le million, et il faut reconnaître qu'il en jouait assez juste. Feu Versequis son père avait fait une grosse fortune en persuadant aux Parisiens, sous l'empire, et même sous les présidents, qu'un sac de marrons glacés, pour avoir du prestige comme cadeau, devait sortir de sa boutique. Cet habile homme avait de plus la précaution de confire ses produits comme les femmes du monde confisent leurs romans : sous le couvert du pseudonyme, de sorte que "Versequis" ne rappelait rien de fâcheux.

Sigismond, fils de celui qui précède, en avait hérité une grosse fortune, avec cet avantage précieux, qu'il connaissait sur le bout du doigt le nom et la figure des beaux messieurs et des belles dames de tous les mondes. Il avait eu l'occasion de les entendre et de les voir, sans être vu lui-même, grâce à l'ingénieuse disposition du réduit au fond duquel, pendant plu-

sieurs années, il avait enrégistré les commandes et rendu la monnaie. Une autre circonstance, ignorée du public, avait contribué merveilleusement à faciliter son initiation mondaine. La maison ayant soumissionné l'entreprise du buffet de l'Opéra, Sigismond, naturellement, reçut ses entrées au foyer des spectateurs, d'où il s'aventura peu à peu dans la salle, puis au foyer de la danse. Là, il devint bientôt l'idole du personnel, grâce à des largesses fabuleuses de ses produits. Nul ne saura jamais quels ravages ce jeune homme à l'air inoffensif accomplit durant quelques années dans les rangs du corps de ballet. Je parle des estomacs, non des vertus, car il était facile de masquer au bonhomme Versequis le gaspillage des caramels que le gaspillage des louis. Sigismond, quoi qu'on ait pu supposer, n'avait guère que des gastralgies sur la conscience, faute d'armes suffisantes pour des blessures plus sérieuses. Mais, dans le paradis chorégraphique, il faisait de bonnes rencontres. Toujours prêt à saluer, il ne tarda point à recevoir des saluts qui lui servirent utilement lors de son entrée dans le moule, après la vente du fonds paternel. A force de le voir sortir de sa poche des paquets mystérieux, les abonnés le prirent en considération. Plus d'un protecteur lui serrait la main, car on le disait bien en cour dans l'antichambre directoriale.

Quant à lui, doué d'une mémoire d'ange, il connaissait toutes les abonnées de vue et par leur nom. Il leur rappelait, au besoin, quelle robe elles portaient, quelle amie était dans leur loge à telle première. Il évitait ainsi le désavantage, plus funeste à Paris que bien d'autres, de surgir comme un inconnu tombé de la lune. Son côté faible était l'amour de la noblesse, goût dangereux, hérité sans doute de son père, ancien maître d'hôtel dans une famille déjà illustre sous les Valois, et qui répétait toute la journée :

— Vous direz ce que vous voudrez. C'est seulement dans l'ancienne aristocratie que l'on sait commander ses domestiques, mettre au pas ses fournisseurs, tromper son mari et ruiner sa femme, sans les froisser.

Cette préférence de Sigismond pour les castes privilégiées — ou réputées comme telles — produisit plusieurs conséquences dans sa destinée. La première fut l'obtention régulière et au comptant d'un titre de baron. La seconde fut son intimité passagère avec une patricienne mûre, gênée dans ses affaires et sans délicatesse, qui, moins facile à contenter que les danseuses de jadis, ne s'en tint pas avec lui aux caramels. Enfin, lassé d'un sexe fragile et trompeur, Sigismond chercha sa voie dans les entreprises financières, qui lui ménageaient avec la noblesse des contacts moins charmants, mais plus faciles à limiter quant aux risques. Ce fut alors qu'il connut Cléguérec, et qu'il devint l'un des associés et le plus fort commanditaire de l'entreprise de l'Hermitage.

Maurice lui devait donc une visite et la lui fit, ainsi qu'on vient de voir, le lendemain du bal Gravano. L'entrevue débuta sur le terrain des affaires, où Versequis méritait de passer pour un maître homme. Les explications, les rapports et les chiffres du jeune colon lui causèrent une douce surprise : non seulement on ne lui demandait pas d'argent, mais encore on accusait des bénéfices.

L'entretien, dans ces conditions, ne pouvait manquer d'être agréable ; Sigismond sembla s'attacher à le rendre captivant, et, de fait, il montra tant d'expérience dans les questions industrielles, tant d'admiration reconnaissante pour les efforts de Maurice, tant de sympathie discrète pour sa personne, qu'il fut aisé de voir que ces deux hommes se lieraient bientôt. Comme ils allaient se quitter, Sigismond dit à son voisin d'un air très naturel :

— Les Gravano donnent de bien jolies fêtes.

— Charmantes, répondit Cléguérec. J'ai doublement joui de celle d'hier ; après plusieurs années d'exil je ne suis pas blasé.

— Le plus blasé des mortels aurait envié votre place au souper, riposta Versequis en prenant congé sur la première marche, après un grand salut.

Cinq heures sonnaient quand Maurice, avec une émotion agréable qui lui rappelait certaines heures de jeunesse, fran-